

## ASMARA OU LES LOGIQUES DE LA CONTRAINTE

DAVID BOZZINI\* & ROBERTA DEAMBROSI\*\*

La tranquillité et la bonhomie sont les premières impressions qu'offre Asmara au voyageur. La ville et ses habitants semblent paisibles. Mais assez rapidement notre perception se modifie. Non pas que le tumulte se soit répandu, mais plutôt parce que le calme apparent de cette « petite Rome » d'Afrique dissimule à merveille une violence sourde et multiforme. Les clichés fascinants du voyageur s'assombrissent peu à peu, comme si un voile venait recouvrir les célèbres bâtiments modernistes de la capitale.

Petit à petit nous découvrons les tensions que vivent nos amis avec qui nous faisons la *passaggiata*. Les silences truffent leurs discours qui nous semblent parfois figés. Les mouvements quotidiens sont, eux aussi, empêchés comme retenus tantôt par les ordres, tantôt par la peur. Au-delà de chaque habitude conviviale – comme la cérémonie du café, la promenade du soir, les accolades et les grands sourires – il y a toujours une retenue et une suspicion. De jour en jour, nous découvrons que ce voile se transforme en une chape lourde qui affecte la vie des Érythréens. Le gouvernement et son armée semblent opérer un contrôle sans faille sur la population. Si l'air manque sur les hauts plateaux ce n'est pas toute entièrement la faute de l'altitude. Le huis clos est imposé, et parce que la souffrance qui en résulte reste trop souvent inaudible, nous avons choisi d'en évoquer quelques facettes dans ce qui suit<sup>1</sup>.

---

\*Doctorant en ethnologie à l'Université de Neuchâtel, \*\*doctorante en littérature italienne à l'Université de Zurich.

<sup>1</sup> À la suite d'un court séjour en 2003, nous avons vécu deux ans consécutifs en Érythrée (en 2005 et 2006). David a mené ses enquêtes ethnographiques pour sa thèse et Roberta a enseigné l'italien au département de langues européennes de l'Université d'Asmara, jusqu'à sa fermeture, en septembre 2006.

### *Checkpoint*

Le bus arrive péniblement au bout de sa sinueuse ascension. Du désert côtier jusqu'à Asmara : plus de deux mille mètres de dénivelé, cent petits kilomètres et trois *checkpoints*. Le dernier se trouve juste devant nous, perché sur le rebord du haut plateau, il garde l'entrée de la capitale. Dans les nuages qui remontent aussi, deux conteneurs blancs aménagés en bureau et placés des deux côtés de la route, ne marquent pas que le seuil de l'escarpement. Entre eux, court un long élastique presque invisible. Il pend au-dessus de la route qu'il traverse, barrant ainsi le trafic.

Le dispositif de sécurité semble inviolable : tout autour de l'élastique, une poignée de soldats monte la garde ; assis, ils transpirent une forme extrême de torpeur. L'un d'eux se lève péniblement, s'approche du bus qui ralentit avec précaution et se met à hurler. Le conducteur n'a pas suivi les signalisations lui ordonnant de se ranger sur le bas-côté. À l'intérieur du bus, le silence est complet.

Alors que le conducteur exécute les manœuvres, le soldat muni maintenant d'une kalachnikov monte dans le véhicule et claque trois fois des doigts. Le message semble avoir été reçu cinq sur cinq : ceux qui sont en âge d'être mobilisés cherchent quelques papiers dans leur poche. Depuis l'indépendance du pays en 1991, les jeunes Érythréens, hommes et femmes, ont l'obligation de faire un service militaire et civil. Il est devenu interminable depuis la guerre contre l'Éthiopie (1998-2000). Plus personne n'est démobilisé, alors les *checkpoints* ont poussé partout comme des champignons pour traquer les nombreux déserteurs.

Une myriade de petits papiers blancs ou jaunes passent de main en main pour rejoindre le soldat resté près du conducteur. Il claque encore des doigts en désignant les retardataires pendant qu'il renvoie les laissez-passer (*mānqäsaqäsi*) qu'il a déjà scrutés. Tout est finalement en ordre, pas un seul mot n'a été prononcé et le soldat quitte le bus en faisant signe à un autre de détendre l'élastique qui « obstrue » la route. Lorsque le bus redémarre, les discussions reprennent à nouveau, timidement.

Rien d'exceptionnel. En deux ans, il nous est arrivé qu'une seule fois de voir un passager être invité à descendre du bus. Le contrôle des laissez-passer aux barrages routiers est apparemment une routine bureaucratique inoffensive. Si nous la comparons à ce qui se passe régulièrement aux *checkpoints* situés dans les Territoires Occupés, au Sri Lanka ou en Irak, par exemple, les barrages érythréens peuvent se targuer de n'être rien d'autre qu'un agréable moment passé en compagnie de la police militaire.

*Plan d'affectation*

Asmara doit son plan urbanistique aux lois raciales et ségrégationnistes que l'administration coloniale italienne a affinées tout au long de ses soixante-dix années d'existence en Érythrée. Selon les règles d'un aménagement rigoureusement rationaliste, de larges avenues rectilignes conduisent au centre-ville. Elles ne traversent pas de grands bidonvilles, mais plutôt des quartiers résidentiels dont certains sont encore en construction. La dimension modeste d'Asmara, fait de cette capitale africaine un accès modérément troublant, voire plaisant, aux hauts plateaux abyssins. L'artère principale, Godena Harnet (« Avenue Libération »<sup>1</sup>) tranche encore net le centre-ville d'est en ouest. Elle constituait la frontière effective entre deux parties de la ville : au sud les villas coloniales ; au nord les quartiers indigènes, où de nos jours se concentrent marchés et commerces.

C'est là aussi, au nord, que se trouvent les principales gares routières. Notre bus arrive au pied d'une colline non loin des ruelles étroites d'Abba Shaoul, des petites échoppes, des ateliers d'artisans, ainsi que d'innombrables relais modestes. Des foules de passagers en attente se mêlent aux groupes des voyageurs qui descendent engourdis par les heures de route et la tension des contrôles devant les nombreux élastiques tirés d'un bout à l'autre de la route.

Mais très vite, tous nos compagnons de voyage, une fois leur chargement de valises et de sacs ramassé, disparaissent. L'inaction est bannie des lieux : tous semblent en effet animés d'un devoir précis, et c'est donc d'un pas décidé que cette foule se disperse dans un chaos ordonné. Pour en sortir, il faudra s'éloigner des marchés de fruits et de légumes, puis traverser celui des céréales ou encore passer devant le caravansérail devenu le siège des quincailliers et des moulins à épices. Il faudra aussi longer les rangées d'étoffes importées de Dubaï et les étalages de chaussures *Made in China* qui chauffent au soleil pour, enfin, traverser Harnet et ses larges trottoirs bordés de palmiers et de terrasses.

Le contraste est saisissant. Au sud, les rues sont calmes, les quartiers parfois déserts. Nous nous promenons dans ce qui fut, dans les années italiennes, un laboratoire d'architecture à ciel ouvert. Derrière les murs blancs et les haies de bougainvillées se cachent des villas futuristes. Certaines d'entre elles sont parfaitement en état : restaurées, entretenues, munies de guérites pour le gardien d'un consulat, d'une organisation internationale ou d'une résidence particulière. D'autres en revanche ont

---

<sup>1</sup> Anciennement « Viale Mussolini », puis « Haile Sellassie Avenue ».

visiblement moins bien vieilli. Les strates de peinture qui font de leurs façades une tenue léopard trahissent encore la succession tourmentée de leurs propriétaires : après les commerçants italiens rapatriés précipitamment en 1941 et poursuivis à jamais par une nostalgie inguérissable, s'y installent les militaires anglais de passage et en attente d'un transfert dans une capitale africaine plus stratégique et plus intrigante. Ils sont remplacés par des hauts fonctionnaires impériaux qui imposeront la langue amharique à tout leur personnel ; puis suivront, dans les dernières années d'occupation éthiopienne, les sbires du Derg qui occuperont ces villas à leur aise et jusqu'à qu'ils soient chassés par les « libérateurs ». Tous ont joui de ces maisons colorées, accueillantes, équipées de solide mobilier Art Déco en noyer laqué. Ils n'ont laissé tout au plus que d'infimes modifications, comme l'installation de sonnettes de service, ou des petites scènes de chasse à l'antilope en mosaïque sur les murs du patio.

Depuis la « libération », des Érythréens de la diaspora de retour au pays, réalisent alors le rêve d'occuper ces villas coloniales. Un rêve parfois de courte durée englouti par une expropriation inattendue, à peine proclamée et peut-être même arbitraire. Il n'est pas rare d'apercevoir des bars aux rideaux de fer abaissés ou des maisonnettes poussiéreuses, blanches et turquoises, aux vitres cassées. Certains bâtiments ne sont pas complètement abandonnés. Une ancienne banque délabrée abrite un bivouac de la police militaire : dehors, quelques hommes allongés ne quittent jamais leurs « kalach » et surveillent leur unique bien, une chèvre broutant deux brindilles de l'ancien *green*.

### *Le chat et les souris*

La présence des forces de l'ordre est pour le moins imposante, toujours visible et largement diffusée sur l'ensemble du territoire. Il y a tout d'abord les miliciens : ce sont d'anciens combattants qui assurent l'ordre dans les plus petites localités. Ils partagent leur rôle avec les policiers d'un petit commissariat dans les agglomérations et avec quelques agents de la police militaire si un *checkpoint* est établi.

À cela, s'ajoutent les nombreuses unités militaires qui campent souvent dans les campagnes avoisinantes ou au bord des routes. Mais d'autres soldats peuvent s'ajouter encore au paysage champêtre. Tous sont au service national. Assurer la défense, l'auto-provisionnement et la reconstruction du pays sont les trois principes les plus tenaces qui mobilisent les jeunes Érythréens au service. Il suffit qu'une piste soit en cours de réfection ou qu'une école ou un barrage soit en construction pour

voir débarquer une nuée de troufions supplémentaires, armés cette fois de pelles et de pioches. D'autres encore réquisitionnent des champs ou des jardins. L'ensemble compose ainsi la trame kaki caractéristique de la campagne érythréenne.

L'espace urbain est lui aussi bien quadrillé. Il n'échappe pas à cette coloration locale faite de motifs « camouflage ». Les *checkpoints* et la police militaire qui en assure le fonctionnement constellent la périphérie des agglomérations mais ce n'est pas tout. Les militaires sont postés devant les édifices publics, tandis que d'autres soldats en d'innombrables petits groupes gravitent autour des carrefours, de nuit comme de jour. De temps à autre, eux aussi contrôlent les papiers des passants. D'autres encore patrouillent.

Dans les villes, des bâtiments sont alors réquisitionnés pour loger tout ce monde. Après quelques jours dans la capitale on distingue ces « casernes » de fortune. Peu à peu on reconnaît aussi les agents en civil, on apprend aussi qu'il y a des « indics » partout (*säläyti* « espions », ou *äzni*, litt. « oreilles »). Chaque pâté de maison aurait son *tägadäläy* (vétérane de la guerre d'indépendance) qui observe et rapporte les faits et gestes de ses voisins. Il existerait même un nombre incalculable d'oreilles « auxiliaires » qui achèveraient la finition de cette chape de plomb.

Massoud est un jeune musulman, il est au service national depuis neuf ans, dans l'artillerie. Nous le rencontrons à Asmara par hasard un après-midi, alors qu'il joue, bien à contrecœur, au jeu du chat et de la souris. Il vient de désertier pour assister au mariage de sa sœur cadette et les forces de l'ordre sont à sa recherche. Il avait pourtant demandé une permission à ses supérieurs mais ils n'ont rien voulu savoir ; alors il s'est échappé. Pour cela, il fera de la prison, mais après le mariage. Pourquoi alors, attend-il seul depuis deux heures dans un petit restaurant du centre-ville ?

La matinée s'est bien déroulée, après la cérémonie religieuse il a parcouru la ville de long en large avec les jeunes mariés pour faire les centaines de photos nécessaires à l'album du nouveau couple. Il a même conduit un cortège de onze voitures sans être inquiété le moins du monde par les contrôles de routine. Tous se sont ensuite rendus dans un hôtel d'Asmara pour déjeuner et c'est alors qu'ils venaient à peine d'investir la salle de bal qu'un de ses amis le prévient. Des militaires sont à la réception, ils le recherchent.

Il a juste le temps de s'enfuir du bâtiment mais il est arrêté un peu plus loin par des miliciens : « Ils ne savaient pas que je m'étais échappé de l'armée mais je n'avais pas de laissez-passer alors ils m'ont retenus. » Sachant que tôt ou tard, ils vont se rendre compte qu'il est recherché, il

décide de tenter sa chance : « C'est plus facile avec les miliciens car ils ne sont armés que de bâtons, j'ai couru et je les ai semés facilement puis je suis venu ici. J'attends que mon frère me téléphone pour me dire que la police n'est plus dans les parages de l'hôtel. Nous irons ensemble au mariage de ma sœur, je vais vous présenter à la famille. »

À la fois sur nos gardes et surtout assez incroyables, nous cherchons des raisons pour esquiver cette situation plutôt scabreuse. Mais le frangin est plus rapide. Après son feu vert nous nous retrouvons dans un taxi et dix minutes plus tard, nous entrons dans l'hôtel par une porte de service. Ouations, Massoud est finalement réapparu. Tous se précipitent sur nous dès le seuil franchi : remerciements et grandes accolades dans un chahut impossible.

Une heure et demie plus tard, Massoud vient nous dire qu'il doit à nouveau s'en aller, la police se rapproche à nouveau. Peu après nous prenons congé à notre tour de nos hôtes. Devant l'hôtel, des militaires interrogent un conducteur de taxi. Mais quelle n'est pas notre surprise, lorsqu'à peine arrivés au centre-ville, presque devant le portail de notre *kanšalo* (cour intérieure), Massoud réapparaît en hurlant nos noms. Il est cette fois au volant d'une grosse voiture de location. Il faut continuer la fête avec ses amis qu'il ira chercher à un endroit convenu à l'avance. Sachant désormais qu'il est effectivement recherché, nous le traitons de fou furieux non sans sourire devant son effronterie : nous apercevons pas moins de sept miliciens postés dans la rue où Massoud est arrêté. Tout compte fait, pourquoi donc prendre avec autant de sérieux l'efficacité des forces de l'ordre...

### *Chambre à air*

La plupart des autobus rouges de la ville déversent et embarquent leurs passagers le long des trottoirs de Godena Harnet. Des dizaines de personnes se déplacent des périphéries pour grossir la foule à l'heure de la promenade, en fin d'après-midi. Entre deux nuages de fumée noire crachées par les moteurs diesels, les filles dévalent les marches des bus. Une fois sur les trottoirs, elles s'arrêtent et d'un geste rapide et soigneux, elles sortent un mouchoir en papier pour ôter de leurs escarpins aux talons vertigineux la terre rouge des quartiers de Hazhaz, de Paradiso ou de Barjima.

Sur Harnet, les cafés et leurs terrasses sont pris d'assaut. Des pères de famille en sortent avec un paquet de pâtisseries pendu au doigt ; des dizaines de serveuses en uniforme rôdent autour des tables, surveillées par le sommelier. Ce dernier ne manque pas de saluer ses habitués même s'ils

passent sur le trottoir d'en face. Son geste et son sourire les rejoignent, ils font alors de grands signes en retour, puis, en rattrapant la main de leurs compagnons de promenade, continuent leur procession rythmée par les palmiers géants qui bordent la longue avenue. La foule change parfois de direction et traverse la chaussée par petits groupes. Certains vont se planter devant une minuscule bâtisse recouverte de carreaux bleu ciel pour écouter, dans un vacarme impressionnant, le dernier disque de pop libanaise ou le chansonnier en vogue – l'énième patriote d'office.



*Godena Harnet : le café Moderna le 25 mai 2006, jour de la fête de l'Indépendance  
(Photo © David Bozzini)*

C'est parmi tout ce beau monde sorti des bureaux ou des classes d'école, tiré à quatre épingles, heureux de se laisser porter par les lumières du crépuscule et les premiers frissons du soir, qu'un homme s'attarde au milieu d'un passage piéton. Il est petit, maigre, la mine grave et la barbe sale. Son pantalon en lambeaux laisse entrevoir ses mollets écorchés. Il ne semble pas vouloir traverser la rue, il erre plutôt, en regardant tantôt le sol, tantôt une chambre à air de vélo qu'il tient en main. Depuis les terrasses des cafés *Impero* et *Moderna* tout le monde l'observe : il est planté au milieu du flux de passants, il hésite quelques secondes, regarde autour de lui, puis frappe. Il frappe les passants de sa chambre à air, semant la

panique et le fou rire. Les attablés rient à tue-tête, tout comme le sommelier sur le seuil de son café. Les victimes, elles, passé l'instant de frayeur, ricanent nerveusement. Le feu tourne alors au rouge, désormais personne n'ose s'aventurer sur les passages piétons : le petit homme reste seul au milieu de la rue le regard tétanisé et les pieds nus collés au macadam.

Le lendemain, il sera toujours au même carrefour, adossé cette fois au tronc imposant d'un palmier : il n'a plus sa chambre à air, mais un stylo à bille avec lequel il écrit de grandes lettres sur son avant-bras. C'est le jour d'une énième annonce de hausse tension entre les deux pays voisins ; cette fois elle est couverte même par la BBC. En prévision du pire, les ambassades recommandent de faire des réserves d'eau, les plans d'évacuation du pays sont communiqués aux expatriés. Certains préparent déjà leurs bagages, d'autres ne s'aventurent plus au-delà des *checkpoints* qui encerclent la ville. Mais la vie ici, le long des palmiers, n'a pas bougé d'un millimètre.

### *Coups de filet*

Un groupe de militaires vient d'entrer dans le bar. Ils doivent être tout au plus six ou sept à passer entre les tables. Les conversations se figent et tout se déroule dans le calme. Nous sommes bouche bée, mais ni la surprise, ni la peur ne marque le visage de notre ami érythréen. Il n'y aura ni heurts, ni cris. Aucun signe de protestation, juste un silence très long et très lourd. Même les militaires chuchotent. La quotidienneté du contrôle n'est rompue que par ce type de surenchère : brusquement, une vague de soldats déferle dans un quartier, dans une rue ou dans un établissement. Un périmètre est bouclé, le contrôle devient alors systématique. C'est un coup de filet.

Les clients cherchent maintenant leurs cartes d'identité et leurs laissez-passer, certains se lèvent déjà pour être accompagnés dehors. Nous observons la scène, mais pour les policiers et les militaires nous n'existons pas. Vingt minutes plus tard, l'établissement est vidé. Il ne reste que deux serveuses, nous et notre ami Sebhat qui ne sait pas pourquoi ils l'ont épargné. Il s'était levé et avait présenté son laissez-passer en précisant qu'il prenait un verre avec nous, des amis de sa famille en Europe, un petit rajout à la réalité qu'il s'était permis.

Abasourdis, nous décidons de quitter le bar fantôme. Nous devons prendre l'air et Sebhat, lui, veut surtout que nous assistions à ce qui se passe dehors. Dans la rue, des centaines d'individus sont accroupis. La rafle n'a pas eu seulement lieu dans notre bar. Les forces de l'ordre ont



ratissé tout le bloc et ont disposé les captifs en rang, divisés en groupes sur toute la longueur de la rue.

Le lendemain, nous apprenons que la rafle a été menée en plusieurs points de la ville. Les récits font état d'une opération massive qui a ciblé les débits de boissons et les discothèques. La police et les militaires ont ratissé large. D'habitude, seuls les jeunes sans *mānqāsaqāsi* sont capturés mais cette fois des adultes plus âgés auraient aussi été arrêtés, puis relâchés, comme la plupart des suspects en règle.

Durant les deux ans que nous avons passé en Érythrée, six grandes rafles d'envergure ont eu lieu : en mars, juin et juillet 2005 ; en février, septembre et décembre 2006. Quatre d'entre elles ont touché essentiellement des individus en âge d'être incorporés au service. Les deux autres ont ciblé des centaines de parents de présumés déserteurs. Une autre gigantesque rafle visant la jeunesse d'Asmara eut lieu en novembre 2004, peu avant notre arrivée. Elle s'est soldée par la mort de plusieurs détenus. D'autres du même type nous ont été signalées peu après notre départ (en mars et en août 2007). Cette liste déjà assez longue n'inclut toutefois pas la quinzaine de rafles de plus petite envergure auxquelles nous avons parfois assisté en nous déplaçant dans les quartiers de la capitale<sup>1</sup>. Il faudrait enfin y ajouter celles qui se produisent systématiquement dans les centres urbains, chaque année entre mai et juin, lorsque les dispositifs de sécurité sont renforcés à l'occasion de la célébration de l'indépendance et de la commémoration des martyrs de la libération.

### *Pop-corn*

La cérémonie du café est un rite qui à Asmara a lieu dans les maisons, tandis qu'ailleurs, dès que les températures se font excessives, elle se déroule dans la rue ou dans les cours intérieures : *bun ab nāfas*, un « café au vent », au grand air. Dans la capitale, certains après-midi sont frais, il suffit d'être à l'ombre pour frissonner ou trouver le contraste des lumières trop violent : on préfère alors se réfugier à l'intérieur, dans les petits salons aux parois peintes en turquoise ou en rose et garnies de tableaux de saints en Technicolor.

---

<sup>1</sup> Durant la même période, d'autres coup de filet ciblaient à plusieurs reprises des membres d'églises et de groupes religieux, protestants notamment, des professionnels du bâtiment (ingénieurs, architectes, entreprises privées de construction), certains détenteurs de licences commerciales ainsi que le personnel local d'ONG et d'ambassades. Les rafles ne s'effectuent donc pas uniquement en relation avec le service national.

Chez la famille de Saafiya, musulmane du Tegray chez qui nous sommes invités pour le café, saint Georges et le dragon ont cédé la place à une tapisserie qui représente La Mecque. L'image gigantesque trône dans ce minuscule salon, où l'on ne peut s'asseoir dans les fauteuils qu'une fois tous les hôtes entrés, la porte en fer bleu clair refermée, et la table basse poussée au milieu de la chambre. Tandis que Medina file du coton, ses filles débute une cérémonie du café identique à celles des voisins chrétiens : trois verres sirotés lentement sont incontournables car il serait de mauvais auspices pour tous – musulmans, orthodoxes, évangéliques, catholiques et maoïstes – de ne pas évoquer, en silence, la *baraka*, en levant la troisième tasse.

Saafiya en a besoin : elle partira bientôt pour l'Éthiopie, avec un convoi de rapatriement de la Croix Rouge. Elle ne sait pas quand elle reverra les siens car une fois traversé la frontière, elle ne pourra plus revenir en Érythrée, tant que les deux pays n'auront pas trouvé la solution à leur interminable contentieux. De tout cela nous ne dirons pas un seul mot. L'au revoir qui nous amène chez eux ne sera évoqué ni par Saafiya et ses sœurs, ni par sa mère; ce qui compte c'est que la cérémonie se déroule selon les règles, que les hôtes soient à leur aise, qu'ils goûtent au pop-corn de sorgho et aux biscuits secs et que la discussion soit plaisante. Au fur et à mesure que les fumées du café grillé et de l'encens se propagent, le petit salon se rétrécit et ses couleurs vives s'estompent. Dans cette brume de bon augure, nous écoutons en sourdine des cassettes clandestines de musique amharique. Coincés dans un angle, avec les yeux qui piquent, nous apprenons le temps d'une tournée de café, à reconnaître les chansons d'amour les plus sirupeuses qui, pour une fois, n'évoquent pas la guerre ou l'héroïsme des masses victorieuses.

Dehors, le soir tombe. Les cassettes sont si usées que certains morceaux sont méconnaissables, le magnétophone, vieux et fatigué, n'a presque plus de piles : la bienséance prévoit que l'on rentre chez soi. Une ballade d'un petit quart d'heure, de l'air frais, des foules tranquilles, et surtout le luxe imposé par l'étiquette asmarine d'être raccompagnés par notre hôte. Saafiya marche avec nous la tête haute, en dépit du danger des contrôles d'identité qu'elle ne passerait pas facilement : en tant qu'Éthiopienne elle est soumise à un couvre-feu.

### *Paranoïa*

À peine arrivés à Asmara nous rencontrons Benyam, une vieille connaissance. Lui aussi au service national, il est assigné dans un ministère qui ne l'emploie que par intermittence et peut ainsi accepter,

sans trop de difficultés, des mandats et de courtes tâches rémunérées : il lui suffit d'intercepter à temps les propositions. C'est pourquoi il aime à souligner que son bureau se situe dans les bars du centre-ville. Si vous cherchez Benyam, le plus simple est d'en faire le tour en fin d'après-midi. Son extraversion contraste nettement avec la coutumière réserve des autres citoyens, clients silencieux et immobiles des débits de la capitale. Il a bonne réputation, il rend volontiers service, et ses revenus lui permettent d'entretenir de nombreuses connaissances. En somme, il s'en sort assez bien.

Benyam est surpris par notre retour, et nous de sa présence. Si c'est un fait assez banal de retrouver un ami dans un si petit pays, cela ne va pas tout à fait de soi en Érythrée. Beaucoup de gens disparaissent d'un jour à l'autre. Il y a ceux qui font un séjour en prison, d'autres sont réassignés ou sont envoyés au front. D'autres encore décident de s'exiler. Mais Benyam est encore là, toujours bien en vue, dans les rues du centre, et nous allons fêter nos retrouvailles dans l'un de ses « bureaux ».

Ce soir-là, nous croyons retrouver le Benyam que nous connaissions. En apparence il n'a pas changé. Nous passons la première partie de la soirée à bavarder et à rire. Nous prenons des nouvelles de ses amis que nous avons rencontrés précédemment. L'un travaille toujours pour une organisation internationale. Un autre est parti : il vit en Suède maintenant. Le troisième est devenu fou. Il y a passablement de fous à Asmara qui rôdent dans les rues. Beaucoup sont violents, ils hurlent et ils frappent, imitant des gestes policiers. Ils n'ont plus peur. C'est cela qui ravit peut-être les passants ; ils rient des fous parce ces derniers ne craignent plus rien.

Mentionner la folie de son ami déclenche quelque chose en Benyam. Mais pour en savoir plus nous devons avant tout changer de bar : le volume de la musique détermine le degré de confiance d'une conversation. La parole a un rayon très faible, 30, 40 centimètres tout au plus, et même les murs n'y comprennent rien. Ce soir, Benyam a besoin de vider son sac et nous sommes vraisemblablement les bons récepteurs : ni trop proches, ni trop étrangers.

Durant nos dix-huit mois d'absence, Benyam nous confie avoir séjourné à trois reprises en prison : « J'en peux plus, tu sais, ils savent tout de moi, ils peuvent m'arrêter quand ils veulent. J'ai l'impression que je suis en train de devenir fou. Il ne me reste plus qu'une solution, je dois trouver un moyen pour sortir de ce pays » nous confie-t-il. Il a des projets, mais ce n'est pas le moment d'en parler.

Benyam nous dira jamais pourquoi il s'est fait arrêter trois fois, peut-être que lui-même ne le sait pas non plus du reste ; ou peut-être qu'il garde cela pour lui... Impossible de le savoir. Ce qui lui est arrivé lui fait non seulement craindre pour sa sécurité mais également pour sa santé mentale. En somme, il s'est fait avoir. D'après lui, ils ont décidé de le terroriser, voilà tout : « À chaque fois, ils m'ont ramassé le soir en sortant d'un bar, ils m'attendaient dehors. Ils ne te disent rien et tu ne peux pas parler. Tu connais comment ça se passe ici les rafles. Tu sais comment ils sont ces *saebiya š* ? [membres de la guérilla au pouvoir]. »

Notre ami a passé son premier séjour carcéral dans une prison souterraine. Il y est resté deux semaines, puis il a été relâché sans explication. Il n'a jamais été interrogé. La deuxième fois, il s'est retrouvé dans un conteneur, quatre jours : « Ils m'ont conduit en voiture, la seule chose qu'ils ont dite, c'est qu'ils savaient tout de moi et donc que j'avais intérêt à leur dire la vérité. Ils m'ont bandé les yeux. C'est horrible, je ne savais pas ce qui allait m'arriver, je ne savais pas où nous allions. Ils pouvaient me tuer n'importe quand. Ils m'ont jeté dans un conteneur, il y avait un peu d'eau et quelques bouts de pain. Quatre jours plus tard, ils sont revenus, ils m'ont remis le bandeau et ils m'ont déposé à l'entrée d'Asmara. La dernière fois, c'était il y a quelques mois, j'y suis resté deux semaines ou trois, je ne sais plus. Mais le pire c'est quand ils m'ont relâché. »

Il a complètement changé de visage, son regard est anxieux et il se rend compte que de penser à tout cela en même temps le plonge un peu plus dans l'angoisse. Nous commandons une nouvelle tournée et nous plaisantons un moment. Les clients ne sont plus à leurs premières bières, et certains commencent à montrer des signes de fatigue. En Érythrée, les serveuses ne débarrassent jamais les tables, les bouteilles s'y amoncellent au centre comme des objets ostentatoires d'abord, puis comme des preuves irréfutables au moment de l'addition. Au risque de perdre le prix de la consigne avec fracas lorsque l'ivrogne se fâche ou se lève, les tenanciers préfèrent laisser les bouteilles en évidence sur la table, c'est plus simple et moins fatigant, mais c'est surtout le gage d'une honnêteté réciproque : « Tout est clair, rien n'est caché » commente Benyam à ce propos. Le désaccord est impossible, la confiance règne grâce au verre vide.

Pour Benyam, la confiance est devenue une denrée rare. Il soupçonne ses amis d'avoir raconté des choses à la police : « Je me méfie de tout le monde sauf peut-être de mes amis *amitshés*. Je sais ce qu'ils pensent car nous avons vécu les mêmes choses, à Addis-Abéba, puis ici, après notre

déportation. Je sais qu'ils sont contre eux [les membres du gouvernement]. »

Les *amitshés*, ce sont les Érythréens qui ont grandi à Addis-Abéba et qui sont arrivés en Érythrée, soit volontairement après l'indépendance du pays en 1991, soit expulsés en 1999-2000 lorsque la guerre entre les deux pays faisait rage. En pleine guerre, Benyam s'est retrouvé à Assab, de l'autre côté du front, sans rien d'autre que ce qu'il avait sur lui. C'est là qu'il a vu la première fois la mer et qu'il est devenu *amitshé*. Rien d'ethnique dans ce terme d'adresse, c'est au départ un acronyme : *AMCE*. Celui d'une entreprise d'Addis-Abéba datant de la courte période coloniale italienne en Éthiopie. Fiat y établit un garage, puis l'entreprise se développe. C'est aujourd'hui une chaîne de montage qui assemble des camions et des bus dont les pièces détachées sont importées : *Automotive Manufacturing Company of Ethiopia*. Les *AMCE*, ce sont donc les Érythréens de sang « assemblés » chez l'ennemi, mais dont les « pièces » proviennent d'Asmara. Une génétique trop mécanique pour ne pas être dépréciative.

Benyam retrouvait ses amis « véhicules » presque chaque soir dans les bars. Mais depuis sa dernière incarcération et d'étranges coups de fil, le rempart *amitshé* s'est brisé, lui aussi. « Quand ils m'ont relâché, quelques jours plus tard j'ai reçu des appels sur mon portable. Il n'y avait personne au bout du fil, puis au bout d'un moment on raccrochait. J'en reçois encore deux ou trois par semaine. C'est sûrement quelqu'un qui me connaît bien qui leur a donné mon numéro. C'est peut-être un *amitshé*, je n'en sais rien. Et s'ils connaissent mon numéro, alors ils savent où j'habite. Je n'ai plus un endroit où je suis en paix, ils peuvent venir me chercher quand ils veulent. J'ai peur de rentrer chez moi, tu te rends compte ? »

La première fois que c'est arrivé, Benyam est allé chez une amie se cacher. Il raconte que depuis ce jour-là, il se sent surveillé. « C'est la théorie du rat qu'on secoue dans une cage », poursuit-il. Il veut peut-être parler du stress dû au confinement et au risque : « Je sais qu'ils m'ont dans le collimateur. Ce sont les espions qui préviennent la police pour leur dire où je me trouve. » Benyam est conscient qu'il est en train de perdre ses moyens depuis sa dernière incarcération. Il reconnaît qu'il a peur, qu'il se met à douter de ses amis et que la suspicion l'envahit. Il a besoin de se rattacher à l'idée qu'un jour il serait loin de tout cela.

Les expériences de Benyam renvoient à d'autres récits, effrayants et incomplets, parfois absurdes, ainsi qu'à des observations où la violence se décline, d'abord de plusieurs manières, avant de se donner à voir démultipliée. L'insécurité résonne de plus en plus dans la boîte trop étroite

que nous lui avons confectionnée, elle est partout, omniprésente, incarnée par l'état; diffusée tant par ses agents que par des citoyens ordinaires; reportée dans nos carnets, elle y prendra une place toujours croissante.

### *Capri*

Hormis les soirs sur Harnet, marcher dans les rues d'Asmara est un véritable sport. Les déplacements sont pour les Érythréens des opérations à effectuer le plus efficacement et le plus rapidement possible; nous galopons donc de bonne allure en compagnie de Rahel, avec qui nous avons l'habitude chaque dimanche de prendre un verre de jus de fruit à la pension Capri.

Rahel a passé sa jeunesse dans des camps de réfugiés érythréens au Soudan où son père enseignait la révolution et recrutait pour la guérilla. Depuis l'indépendance toute la famille est retournée à Asmara. Mais la vie y est plus chère et les revenus de l'ex-combattant détaché dans les écoles militaires ne suffisent pas pour nourrir tout le monde. C'est pourquoi, Rahel, tout comme ses parents, espère qu'elle s'exilera un jour pour obtenir ailleurs un bon salaire.

Nous nous asseyons à une des innombrables petites tables rondes de la pension Capri, haut lieu de la sortie en famille les après-midi de loisir: c'est un bar qui a trouvé place dans une grande cour intérieure où l'on sert exclusivement des chopes d'un demi-litre de jus de mangue, banane et goyave que l'on peut accompagner parfois par un sandwich à l'œuf sans garniture. Sur un sol gluant, les serveuses en uniforme violet glissent en contournant d'énormes piles de papayes prêtes à exploser.

Rahel n'a pas connu elle-même la soif, mais elle l'a vue agrippée aux vêtements poussiéreux des paysans des basses terres qui arrivaient dans les camps de réfugiés. Aujourd'hui, ce n'est peut-être pas cette même soif qui dessine ce profil anguleux et cette maigreur qui distingue la majeure partie des Érythréens: plus que les privations, ce sont les soucis qui rongent les corps des gens, surtout des mères, angoissées par le sort de leurs enfants qui servent ou se cachent. Paradoxalement, nous dit Rahel, c'est un soulagement pour elles de voir partir un de leurs gamins, car c'est une bouche en moins à nourrir mais c'est aussi la perspective d'une vie meilleure grâce à leurs virements.

Accoudée au Formica blanc couvert d'une invisible couche de pulpe broyée, Rahel nous dit combien elle ressent pressante l'attente de ses parents, combien elle voudrait accélérer le temps qui lui faut pour obtenir tous les permis nécessaires à son départ. Il y a quelques jours, elle a été mise au courant d'un « plan » pour sortir clandestinement du pays par la

frontière avec le Soudan. Elle a réussi à récolter suffisamment d'argent pour voyager jusqu'à Khartoum et a trouvé une excuse qui justifiera pendant quelques jours son absence. Elle nous explique que pour ne pas inquiéter les membres de sa famille, et pour ne pas leur donner des informations que la police pourrait ensuite leur extorquer, elle partira sans leur dire au revoir, un soir après Pâques, discrètement.

Le dimanche suivant à la pension Capri c'est le même décor et la même atmosphère mais Rahel n'est plus attablée avec nous. La semaine d'avant, nous n'avions pas osé lui faire nos adieux, incapables d'affronter une séparation encore trop incertaine. Mais cette fois, nous comprenons qu'elle a saisi sa chance : notre table est plus vide, plus blanche que d'habitude. Nous la quittons des yeux pour laisser courir notre regard sur celles qui nous entourent. Y sont attablés des jeunes couples suivant de près le protocole des parfaits amoureux : muets et embarrassés, ils sont immobiles devant leurs grands verres de jus si épais que la boule vanille qui les décore ne semble pouvoir y fondre.

### *Terreur*

Isaak est un objecteur, il n'est jamais allé à l'école de recrue et n'a jamais effectué de service national. Il n'a pas les permis nécessaires pour passer les *checkpoints* et les contrôles sporadiques. Il se trouve dans cette situation depuis huit ans et sa ruse prouve qu'il est encore possible de passer entre les gouttes de la surveillance étatique. Mais le prix à payer est considérable ; il n'a droit à rien d'autre que d'être traqué.

Sans pouvoir travailler légalement, le peu d'argent qu'il glane d'une façon ou d'une autre lui permet de dormir dans des pensions. Il estime pourtant prendre un risque en louant une chambre. Il est obligé d'inscrire son nom et le numéro de sa carte d'identité sur le registre et ainsi de laisser une trace aux militaires. L'hôtelier ou un client pourraient également le dénoncer. C'est pourquoi, pour ne pas éveiller les soupçons, il a l'habitude de ne jamais rester plus d'une semaine dans la même pension.

Garantir son anonymat est un travail qu'Isaak fait consciencieusement, c'est devenu comme un défaut professionnel. Même ses amis proches ne savent pas vraiment où il passe ses nuits. Il aime rester vague sur ce point : « C'est un principe que j'ai depuis des années, même si certains savent qui je suis, ce que je fais et où j'habite, ce ne sera jamais par moi qu'ils le sauront. »

Cultiver le doute et l'ambiguïté sur ses activités et ses points de chute, créer un degré d'incertitude rompt plus facilement la courroie de transmission. Ses amis pourront ainsi, en toute bonne foi, ne rien savoir

sur Isaak le jour où ils seront interrogés par un militaire. Mais pour certains, ces zones d'ombre entretenues, sa façon d'éluder certains sujets de conversation ou de ne pas donner son avis, tournent parfois à son désavantage. Certains se méfient de lui, d'autres l'évitent en n'excluant pas qu'il trempe dans des affaires louches ou qu'il soit tout simplement devenu un peu fou.

« Le moins ma famille est au courant de ce que je fais le mieux c'est. Je préfère qu'ils pensent que je suis un alcoolique et un petit voyou plutôt qu'ils découvrent que je me cache pour éviter le service national. S'ils ne savent pas exactement ce que je fais et qui je suis, ils ne peuvent pas me faire du mal. » Isaak vit dans la peur des rafles, des dénonciations et des espions. Traqué et sans papiers, sa clandestinité le pousse à vivre dans l'espoir qu'un jour il pourra s'enfuir et refaire sa vie ailleurs. Brouiller ainsi continuellement les pistes n'est donc qu'une infime partie de son plan de survie. La corvée principale, elle, se décline en deux opérations : trouver l'argent nécessaire pour s'enfuir et trouver le moyen le moins risqué pour passer la frontière.

Le problème, c'est qu'il n'est jamais arrivé à trouver les deux en même temps. C'est de cette conjoncture qui n'arrive jamais qu'Isaak se plaint sans arrêt. Il a vu presque tous ses amis partir les uns après les autres, sans être au courant de leur projet : « Tu vois, je ne suis prévenu que lorsqu'ils sont arrivés à Khartoum. Je ne peux pas rester ici, je dois partir. Mais mes amis ne me disent rien et d'un jour à l'autre, j'apprends que X est parti. Entre-temps, ce plan est devenu moins sûr, j'ai entendu dire qu'ils ont renforcé les contrôles à la frontière. Ce n'est plus le bon moment pour s'en aller. Il y a un mois la situation était bien meilleure. »

Isaak est à la fois obsédé par le projet de partir et incapable de prendre plus de risques qu'à l'accoutumée. S'il n'arrive pas à mettre de l'argent de côté, en réalité, il ose encore moins se renseigner sur les façons qu'il aurait de s'enfuir. Son rêve est criblé par la suspicion. Il n'a plus assez confiance : ses amis les plus proches sont déjà partis depuis belle lurette et la paranoïa qui lui permet de survivre dans la clandestinité depuis si longtemps entrave désormais son départ. Peut-être préfère-t-il alors vivre avec une peur qu'il connaît plutôt que de risquer d'en supporter de nouvelles. Isaak ressemble peut-être à ceux qui, fuyant le régime nazi durant la Deuxième Guerre mondiale, s'étaient retrouvés pétrifiés à Marseille : à la fois prisonniers de la peur de rester et paralysés à l'idée de partir, ils traînaient alors dans les cafés à attendre que la police vienne les cueillir.





« Arrêt solitude »  
(Photo © Josselin Amalfi)

## SUMMARY

### Asmara: logics of constraint

David BOZZINI & Roberta DEAMBROSI

*At first glance, the citizens of Asmara seem undisturbed, serene. But this perception begins to change quickly. The apparent calm of this African « Little Roma » hides a dulled and multi-faceted form of violence. Little by little, we begin to see the tensions and pressures our friends live with. Habits are also constrained. Underneath politeness stands suspicion and self-censorship. Repeatedly, we discover and rediscover the force of the strict rules of silence that it has become customary to observe. The military government seems to fully control the population. Because this suffering is barely audible behind closed doors, we decided to invoke here some portion of the hardships currently undergone in Eritrea.*